

INGRID
LEVAVASSEUR

En collaboration avec Emmanuelle Anizon

Rester digne

TÉMOIGNAGE



POURQUOI JE ME BATS

Flammarion

Rester digne

Ingrid Levavasseur
Avec Emmanuelle Anizon

Rester digne

Flammarion

Un ouvrage publié sous la direction de
Clarisse Cohen

© Flammarion, Paris, 2019
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0814-9474-9

« Ne fais pas à autrui
ce que tu n'aimerais pas
que l'on te fasse. »

PROLOGUE

Le 15 octobre 2018, soit un mois avant le début de ce qu'on appelle dorénavant « le mouvement des gilets jaunes », j'avais posté depuis mon petit pavillon de Normandie ce mot désespéré sur le compte Instagram d'Emmanuel Macron :

Bonjour, monsieur le président de la République. Aujourd'hui, je me permets de venir vers vous parce qu'il me semble que vous êtes « assez proche du peuple ». Je me présente succinctement : je suis Ingrid, divorcée et mère de deux enfants, Emma, treize ans, et Maël, huit ans. Je suis aide-soignante depuis quatre ans, c'est une reconversion professionnelle. Je cumule les CDD et mon revenu ne dépasse pas les 1 300 euros en travaillant six jours sur sept, je fais 900 kilomètres par mois pour me rendre sur mon lieu de travail, je paie : garderie et cantine pour les enfants, comme tous vous me

Rester digne

direz, ainsi qu'un loyer de 700 euros dont 95 euros d'APL. Mais là où je suis très affectée, c'est que si je ne travaillais pas, je bénéficierais d'un droit au Pôle emploi de 1 189 euros par mois avec une révision de l'APL au bout de deux mois de chômage. Et évidemment moins de frais de route et de garde pour mes enfants, le calcul est simple, monsieur le président : je gagnerais de l'argent en restant à la maison pour m'occuper de mes enfants plus qu'en allant travailler. Je pense que l'heure est grave puisque je me demande aujourd'hui ce que je dois faire... être auprès de mes enfants en gagnant plus, ou continuer à travailler en regardant mon réfrigérateur se vider, en me demandant comment je vais faire pour le remplir la semaine prochaine ? Je ne vous accable pas car on ne révolutionne pas le monde en quelques mois, mais est-ce normal ?!

Je n'ai jamais reçu de réponse à ce message. Un mois plus tard, le 17 novembre, les automobilistes étaient appelés, *via* les réseaux sociaux, à occuper les ronds-points et péages de toute la France pour protester contre la hausse du prix du carburant. Signe de ralliement : le gilet jaune fluo que chacun possède dans sa voiture. Cet appel a sonné comme une évidence. J'ai pris mon gilet jaune et je suis allée sur un péage, près de chez moi. Comme trois cent mille autres personnes. Ce jour-là, les

Prologue

télespectateurs ont vu apparaître sur leurs écrans un petit peuple qui n'avait jamais fait la une des médias. Des travailleurs pauvres qui n'arrivent pas, avec l'argent de leur labeur, à remplir leur frigo ni à boucler leurs fins de mois. Des habitants de la périphérie et des zones pavillonnaires, exaspérés par le mépris des bourgeois du centre-ville. Des citoyens écœurés qui n'ont plus confiance dans les politiques censés les représenter.

Je croyais m'engager pour une journée. Je n'imaginai pas que je plongeais pour de nombreux mois dans le mouvement social le plus long, le plus important que la France ait connu depuis 1968. J'imaginai encore moins que j'en deviendrais une figure. Et que ma vie en serait à jamais transformée.

Ce que je veux vous raconter, dans ce livre, c'est l'histoire d'une métamorphose. Comment, jeune femme inexpérimentée et un peu naïve, j'ai traversé ce mouvement fort et enthousiasmant, mais aussi violent, riche en combines, ego et prédateurs. Comment, ex-enfant battue, ex-compagne humiliée, ex-employée malmenée, j'ai appris à ouvrir les yeux, à relever la tête, à défendre ce que je suis, ce en quoi je crois. Comment, anonyme aide-soignante, j'ai découvert le feu des médias, le poids de la notoriété et la folie qui en découle. Comment, moi qui ne m'étais jamais intéressée à la politique, je me suis

Rester digne

passionnée pour la cause collective, retrouvée un temps tête d'une liste pour les élections européennes et, aujourd'hui, cofondatrice d'un parti politique et d'une association d'aide aux familles monoparentales et aux femmes. Comment je suis devenue une femme libre et une citoyenne active.

LA BASCULE

Il fait beau, en ce 17 février 2019. Je suis en forme, de bonne humeur. Aujourd'hui, je vais manifester sur les Champs-Élysées, avec les gilets jaunes. Trois mois que ça dure. J'ai décidé de venir en covoiturage BlaBlaCar, comme souvent. C'est plus économique que le train. De Pont-de-l'Arche, la petite commune normande de quatre mille deux cents habitants où j'habite, jusqu'à Paris, il y a une centaine de kilomètres. Je laisse ma voiture sur le parking de la mairie, pour retrouver le conducteur avec qui j'ai rendez-vous. Je monte dans une vieille 106 déginglée. Le type est jeune, sympa. C'est un musicien qui part à Paris pour répéter en studio avec son groupe. Il ne regarde jamais la télévision, il ne sait pas qui je suis, il doit être un des seuls en France à n'avoir pas vraiment d'avis sur les gilets jaunes. C'est reposant ! Depuis ce 17 novembre où j'ai enfilé pour la première fois un gilet jaune, au péage

Rester digne

d'Heudebouville, ma vie a basculé. Jour après jour, à la télé, à la radio, dans les journaux, je raconte et je défends notre cause, celle des travailleurs pauvres qui protestent contre la vie trop chère. Ce qui m'arrive est un peu dingue. Cette médiatisation est un honneur, une sacrée charge aussi. Je ne suis qu'une aide-soignante. Juste avant le début du mouvement, j'avais commencé une formation d'auxiliaire ambulancier, pour essayer de mieux gagner ma vie. Mais très vite, au bout de quelques semaines, j'ai vu que me former et m'engager dans le mouvement n'étaient pas compatibles. Les appels des médias sur mon téléphone interrompaient sans cesse les cours, et j'avais la tête ailleurs lorsque je transportais les patients. J'ai démissionné le 14 janvier 2019. Au même moment, mon petit ami, qui n'était pas gilet jaune dans l'âme et trouvait la pression trop forte, m'a quittée. Ce mouvement aura provoqué bien des ruptures dans les familles et les couples. J'essaie tant bien que mal de protéger mes deux enfants de la tempête. Ma mère m'aide beaucoup. Ce 17 février, c'est d'ailleurs elle qui est venue s'occuper d'eux toute la journée. Parfois, elle reste dormir, quand les émissions se finissent trop tard pour que je prenne le dernier train. Les productions télé me réservent alors une chambre d'hôtel. L'hôtel... J'en parle comme si c'était normal, alors que je n'y avais quasiment jamais mis

La bascule

les pieds avant. Mais c'était avant. Ma vie a tellement changé en trois mois. Tout est allé si vite ! Dans la rue, maintenant, on me reconnaît, on me dévisage. Je dois faire attention à ce que je dis. Le mouvement des gilets jaunes est une tempête qui renverse tout. Et je n'imagine pas encore à quel point, tandis que nous roulons vers Paris.

10 heures. Le musicien sympa me dépose porte de Saint-Ouen. Là, une connaissance m'attend en scooter, elle va m'emmener à l'Étoile. Ce n'est pas vraiment un ami, mais quelqu'un que j'ai rencontré au cours de ces derniers mois. Et qui m'aide. Comme tant d'autres. Pendant que le scooter file dans les rues de Paris, je réfléchis. Je suis secouée, épuisée, mais déterminée. Je pense que c'est maintenant que nous pouvons réduire les inégalités, les injustices, changer le cours de nos vies. Maintenant ou sans doute jamais. Je ne me sens pas le droit d'arrêter. Même si c'est dur et violent. Depuis trois mois, j'ai découvert le meilleur de l'humanité. Cette chaleur, cette chaîne de solidarité, ces amitiés indéfectibles... mais aussi le pire. Je n'imaginai pas à quel point les gens pouvaient être haineux. Depuis quelques semaines, je reçois des tombereaux d'insultes. Parce que j'ai accepté de rencontrer des personnalités politiques pour discuter. Parce que j'ai pris la tête d'une liste gilets jaunes, le Ralliement d'initiative citoyenne, pour les élections

Rester digne

européennes. J'ai déchaîné leur colère. Les gilets jaunes détestent tellement les politiques qu'ils n'imaginent pas qu'on puisse tenter une aventure politique sincère. Face à la brutalité des attaques sur les réseaux sociaux, j'ai abandonné le projet. Aussi, en ce 17 février, je me sens légère. Je viens d'annoncer aux médias que je quittais la liste. Je suis libérée, contente d'aller manifester, redevenue simple gilet jaune parmi les autres. J'y vais d'autant plus tranquille que, la veille, mes ex-colistiers, ceux qui ont partagé le projet de liste européenne avec moi, ont manifesté sans rencontrer de problème.

11 heures : j'arrive à l'Étoile. Sous l'Arc de triomphe, il y a déjà du monde. J'enfile mon gilet jaune. J'ai écrit dessus au marqueur : « Aide-soignante payée 1 250 euros par mois ». Je suis sereine, contente de cette journée qui s'annonce. Je suis venue seule de Rouen. Tout au début du mouvement, en novembre, j'allais manifester avec les gens de ma région, que je connaissais : un employé communal, une infirmière, un mécanicien, un homme en situation de handicap... Je les retrouvais souvent aussi au café ou au McDo, pour parler du mouvement, des projets, des élections européennes. Je voyais bien qu'ils avaient des idées plus arrêtées que moi, pourtant je ne mesurais pas à quel point nous allions évoluer différemment. Au fil des semaines, ils se sont

La bascule

radicalisés. Nos chemins se sont séparés. Ce mouvement nous a fait tout vivre en plus rapide, et plus extrême.

Aujourd'hui, j'ai donné rendez-vous à un gilet jaune rencontré lors de manifestations précédentes : Hugo, un assistant social qui s'occupe de la réinsertion de prostituées. Il est accompagné de quelques autres, que je vois pour la première fois. Ensemble, nous traversons la place de l'Étoile. Les gens me reconnaissent, me saluent. Des pouces levés, des mercis. L'un me donne un livre, l'autre un gros ballon de baudruche jaune. Je croise un homme avec un cache sur l'œil, imitant Jérôme Rodrigues, la figure des gilets jaunes qui a perdu le sien à la suite d'un tir de LBD (lanceur de balle de défense) des forces de l'ordre. Il m'apostrophe : « Hé Ingrid, c'est n'importe quoi ta liste ! » Je suis habituée à être prise à partie. Je réponds tranquillement : « Ça va, j'ai compris que vous n'en vouliez pas de la liste. Ça fait quinze jours que je me suis retirée ! » Il est désarçonné : « Ah bon ? Tu n'y es plus ? » Nous échangeons, le ton devient sympa. J'ai remarqué que c'est souvent le cas : dès qu'on parle, les tensions se calment. Les préjugés tombent. Je suis de nature patiente, pacifique, calme ; ça aide. Les gens le sentent.

12 heures. La manifestation part. L'ambiance est festive, il y a de la musique. On marche très

Rester digne

vite, comme toujours avec les gilets jaunes. Je ne sais pas pourquoi, c'est comme ça depuis le début : les manifestations se font au pas de charge, à une allure dingue, comme pour se démarquer des manifestations syndicales traditionnelles pépères. Je ne m'en plains pas, vu que je n'ai plus le temps d'aller courir en bord de rivière, au milieu des arbres et des vaches, comme j'adore le faire. Dans le cortège, on discute. Autour, on entend les slogans habituels du type « Emmanuel Macron, oh tête de con » ou « Macron, on vient te chercher chez toi. » Nous arrivons au bout du parcours, au niveau du Champ-de-Mars. Je connais les codes maintenant. Je sais qu'il ne faut pas s'approcher de la tête de cortège, là où se trouvent les black blocs, les ultras de gauche habillés de noir, et tous ceux qui veulent en découdre avec les forces de l'ordre. Là où l'on risque encore plus de recevoir du gaz lacrymogène, sans parler des balles ou des grenades de désencerclement, qui ont fait tant de blessés, de mutilés depuis le début du mouvement. J'étais tellement naïve quand je suis arrivée à la première manif ! Je n'avais aucune protection, comme beaucoup d'entre nous. Ces mois nous ont transformés en combattants.

Le cortège prend une ruelle. Nous suivons le mouvement. Deux hommes baraqués, sans gilets jaunes, m'interpellent : « Tu es une connasse, tu représentes qui, toi ? Nous, on est des mecs de

La bascule

banlieue, on n'a pas besoin de ta gueule ! » Ils sont arrivés par-derrière. Je ne réponds pas. Hugo s'énerve : « Vous vous prenez pour qui pour lui parler comme ça ?! Ce n'est pas un chien ! Vous vous devez de la respecter en tant que femme. » Il est hors de lui, ils battent en retraite. Depuis le début du mouvement, j'ai mesuré combien le fait d'être une femme médiatisée aiguise l'agressivité de certains mâles. Je n'imaginai pas le degré de machisme de ce pays. Dans la ruelle, nous tombons sur un orchestre. Je filme, je me dandine d'un pied sur l'autre, j'ai envie de danser, j'adore la musique. Une dame que j'ai déjà croisée auparavant me dit : « Faut qu'on parle des centrales hydrauliques. » Je préférerais écouter la musique, mais je suis là pour ça : échanger, me nourrir des demandes, pour les restituer ensuite sur les plateaux et les rendre audibles aux décideurs et au grand public. Nous discutons. « Madame Levavasseur ? » Je me retourne. Un journaliste me tend le micro, c'est TF1. Il me pose une question, je n'arrive pas à finir ma phrase, je balbutie « Euh euh... » En réalité, je suis distraite par un drôle de bruit, qui m'inquiète. Je commence à entendre un « Ouououououhhhh ! » qui monte.

Des gens m'encerclent. Comme un essaim d'abeilles. Je sens leur agressivité. C'est moi qu'ils veulent. Je comprendrai plus tard : la tête de cortège a été bloquée dans la ruelle par un

Rester digne

cordon des forces de l'ordre, elle a fait demi-tour, est revenue sur ses pas. C'est-à-dire vers nous. Je me retrouve au niveau des durs du mouvement. Ceux qui me détestent parce que j'ai « pactisé avec le diable » en voulant faire de la politique. Ceux qui haïssent mes positions mesurées, mon goût du dialogue. Je les regarde, éberluée, tétanisée. Je vois ce gamin de quinze ans qui sautille devant moi, comme une sauterelle, et qui me fait des doigts d'honneur. Un autre avec son bonnet sur la tête me dit : « Tu n'as rien à faire là, tu te prends pour qui, tu n'es pas légitime, casse-toi ! » J'entends ces mots qui tombent de partout : « sale pute », « enulée », « collabo »... Je crois même entendre « sale juive » sur le moment. On me dira après que non. Mon premier réflexe est de penser : « Ça va être filmé, on va passer pour des cons, BFMTV et les autres chaînes d'info continue vont en faire l'événement de la journée. » Je martèle à ceux qui m'insultent : « Vous donnez une belle image du mouvement ! », et je lève un pouce ironique pour leur dire : « Bravo ! » Misérable défense. Il n'y a que des hommes autour de moi. Ah non, une femme brune, en pull jaune avec la tête de Jérôme Rodrigues dessinée dessus. Elle doit être très belle, mais son visage est déformé par la haine. Elle hurle : « Sale pute » elle aussi. Je ne trouverai donc pas de soutien, même auprès d'une femme. Je la regarde, je me

La bascule

demande : « Pourquoi sale pute ? » Comment ce mouvement peut-il aboutir à tant de haine gratuite ? Les gens sont-ils tellement malheureux qu'ils doivent trouver un exutoire ? Pourquoi suis-je devenue ce bouc émissaire ? J'ai envie de pleurer, de me rouler en boule et de disparaître. Il ne faut pas que je craque. Ma peur se planque derrière mes lunettes de soleil. Les gens se collent encore un peu plus contre moi. J'étouffe. Si l'un d'eux me plante un couteau, je ne peux rien faire. On me tire les cheveux. On me pousse. On veut m'arracher le gilet. Je vais peut-être mourir. On me plaque contre quelque chose. Une voiture. Ils ne pourront pas m'attaquer par-derrière. Des gens se collent à moi sur la gauche. J'entends : « On va la sortir ! » On me happe. Une voix de femme dit : « Souviens-toi de ça : je suis une Insoumise. Tu te rappelleras bien de nous, hein, tu le diras : c'est La France insoumise qui t'a sauvée ! » Je n'en crois pas mes oreilles. Même au pire moment, le parti La France insoumise fait du racolage ! Je la regarde : elle est brune, petite, une soixantaine d'années, porte un gilet jaune. Mais déjà, on me glisse le long de la voiture. Je me laisse faire. Je me retrouve contre un cordon de CRS. Je les supplie : « S'il vous plaît, laissez-moi passer, ils vont me massacrer. » L'un d'eux se tourne vers son supérieur : « Il y a Ingrid Levavasseur, qu'est-ce qu'on fait ? » Une seconde de suspense.

Rester digne

Je suis soudainement soulevée de terre, exfiltrée comme un bouchon de champagne. J'entends : « Ouaiiiiiis ! » Je suis sauvée, mais humiliée. Je suis virée de la manifestation et ils crient leur joie.

« Madame Levavasseur ! » Des journalistes me tombent dessus. Leurs micros, leurs caméras... Non, non, je ne veux pas répondre, je fais un signe négatif de la main. Ils s'éloignent. Un homme reste et me filme non-stop. « Arrêtez ! » Je le supplie. Je ne sais pas quoi faire. Je suis hébétée. Mon groupe de gilets jaunes a dû rester dans la manif, de l'autre côté du cordon de policiers. Je lève les yeux. Non, ils ont réussi à passer ! Je leur tombe dans les bras. Ils m'emmènent ailleurs. « Ne t'inquiète pas, on ne te lâche pas. » Des journalistes nous suivent. Je balbutie trois mots. « Madame, une photo avec moi ? Ça fera plaisir à ma femme », me demande un homme. Comme si c'était le moment. « Tu l'as bien cherché, fallait pas venir ! », me jette un cycliste. Nous continuons à marcher. Je retombe sur la femme au pull jaune. Elle est accompagnée d'un type tatoué, qui filme. Elle reprend ses insultes. Je commence à répliquer, et j'abandonne. À quoi bon nourrir la violence. Nous marchons. Cette rue est si longue. Un homme m'arrête encore : « Madame, moi et ma femme, on vous soutient, ce qui vient de se passer, c'est la honte du mouvement ! Vous êtes

La bascule

plus légitime qu'eux tous ! Arrêtez de vous justifier ! Vous êtes courageuse. Prenez soin de vous ! » J'avais tenu face à la haine. La gentillesse me fait craquer. Je m'effondre derrière mes lunettes de soleil. Les gars me donnent un mouchoir. On marche encore. Cette rue n'en finira donc pas. J'entends : « Vous n'auriez pas dû faire cette liste, mais ne vous laissez pas abattre, revenez dans le mouvement. » Je m'assois sur un banc, je sanglote. Le cortège défile face à moi, à 300 mètres. Pourvu qu'ils ne me voient pas. Des CRS courent. Les gars regardent leur portable et sont abasourdis : « Ingrid, tu es en train de passer en boucle sur toutes les chaînes ! » Zut, maman, les enfants, ma famille ! Pourvu qu'ils ne soient pas devant la télé. Je sors mon téléphone de mon sac. Il est saturé d'appels. Et justement, maman : « Comment tu vas Ingrid ? » Heureusement, elle n'a pas vu les images. « Je vais bien, je me suis fait un peu malmener pendant la manif, mais tout va bien. S'il te plaît, n'allume pas la télé, empêche les enfants de la regarder. Je vous raconterai avec mes mots, quand je serai avec vous. » L'adrénaline retombe. Je suis gelée. Je tremble. Mes compagnons veulent que nous repartions. Mais mes jambes ne me portent plus. Je suis vidée. « Je veux aller à la gare, je voudrais rentrer chez moi. » L'un me dit : « J'ai ma voiture à l'arc de triomphe, je vais te ramener. » Je suis soulagée. Je devais

TABLE

Prologue.....	9
1. La bascule	13
2. (Re)naissance	33
3. Prendre soin des humains	59
4. Je pensais venir pour une journée	89
5. Attendez-vous à recevoir beaucoup d'appels	105
6. Poussée à l'eau sans avoir appris à nager.....	141
7. C'est ça, la politique ?	175
8. Plus que jamais.....	201
Remerciements.....	227

INGRID LEVAVASSEUR

Rester digne

Le 17 novembre 2018, Ingrid Levavasseur, comme des milliers d'anonymes excédés, manifeste contre la hausse du prix du carburant. Ce jour-là, le peuple des travailleurs pauvres qui n'avait jamais fait la une des médias décide de se faire entendre : le mouvement des gilets jaunes est né. Très vite, l'aide-soignante en devient une figure. Parce qu'elle parle vrai, avec son cœur et ses tripes.

Voici l'histoire d'une femme qui s'est toujours battue. Dans ce livre, elle revient sur son parcours de petite fille maltraitée qui a fui le domicile familial à 16 ans, d'ex-obèse qui a réussi à vaincre ses 50 kilos de trop, d'ex-compagne malmenée qui élève seule ses deux enfants, d'aide-soignante qui a démissionné et dénoncé des conditions de travail indignes.

Elle lève le voile sur les six premiers mois du mouvement, la fraternité des débuts, les guerres d'ego et les trahisons, les coulisses rocambolesques de la campagne aux élections européennes, la folie des médias, le machisme des uns, la violence des autres, sur les réseaux sociaux comme dans la rue. Aujourd'hui présidente d'associations et engagée pour les municipales, Ingrid Levavasseur a quitté les gilets jaunes, dont elle a publiquement dénoncé les dérives, mais pas son combat pour une société plus juste.

Ingrid Levavasseur a 32 ans. Depuis sa prise de distance avec les gilets jaunes, elle a fondé deux associations, Racines positives, à but social et Écllosion démocratique, à but politique.

Emmanuelle Anizon est grand reporter au *Nouvel Observateur*. Elle a suivi le mouvement des gilets jaunes de l'intérieur depuis le tout début.

Flammarion